

Jusqu'en 1830, on ne connaissait à Genève que la littérature classique, à part quelques romans traduits de Walter Scott et de Cooper, et la *Bibliothèque britannique*. A partir de 1830, les romanciers populaires français commencèrent à se faire lire. Cela dura jusque vers 1850.

"Mais peu à peu le roman passionnel, suggestif et capiteux commença à poindre, en particulier, sous la forme de feuilletons ou de livraisons périodiques que l'on illustra plus tard et dont le bon marché doublait encore l'attrait. Ces publications, mises ainsi à la portée de toutes les bourses, n'ont fait que pulluler et les classes laborieuses principalement en nourrissent leur imagination sans songer au danger qui peut en résulter.

"L'habitude est une seconde nature, et on s'est insensiblement accoutumé à cette littérature exotique et malsaine qui, non seulement a remplacé peu à peu les bons livres, mais a eu pour résultat d'ouvrir de nouveaux horizons et de créer de nouveaux besoins en suscitant des exigences parfois effrénées chez le lecteur. Aussi, certains auteurs en ont profité, et, en présence de l'accueil fait à leurs œuvres, ils ont toujours plus encouragé ce penchant, surtout pour le genre réaliste, qui réussit à captiver l'esprit et sert à contaminer le cœur."

Un effet non moins pernicieux a été produit par les petits journaux à un sou qui se sont attachés à dramatiser les récits de crimes et suicides, surtout ceux qui sont dus à des causes passionnelles.

Quand la littérature légère a eu produit ses ravages, les auteurs, spéculant sur le goût toujours plus faussé du lecteur, se sont mis à écrire des livres et des journaux licencieux et pornographiques.

"L'influence que produit cette littérature est d'autant plus grave qu'elle agit lentement, mais pénètre profondément chez les personnes déjà adonnées à la lecture des feuilletons sensationnels, de faits divers, articles suggestifs de la presse quotidienne; aussi arrivent-elles graduellement, le SENS MORAL AFFAIBLI, à ne plus savoir discerner le mal du bien, et à considérer ensuite le vice comme une chose ordinaire et même nécessaire..."

"L'épilogue d'un roman parsemé de quelques traits vertueux destinés à masquer le fond immoral, a beau se terminer, comme on dit vulgairement, par le vice puni et la vertu récompensée, le simple exposé des faits d'une nature scandaleuse, sous